

Guerre juste, guerre sale

Légitimer la guerre de l'Antiquité à nos jours.

Poster réalisé par les étudiants de M2 Histoire : Madiane Corven, Killian Verrière, Lucie Gachet, Clarysse Douchin, Thomas Langeard, Martin Giner.

« Contre qui conseilleras-tu aux Athéniens de faire la guerre, contre ceux qui agissent injustement ou contre ceux qui pratiquent la justice ? ». Cette phrase de Platon, tirée de son Premier Alcibiade, illustre très bien l'un des plus gros enjeux pour les belligérants d'un conflit armé : la justice. Ou pour être plus précis, la légitimité qu'ils ont à provoquer des pertes humaines et des dégâts matériels, aussi considérables soient-ils.

Les expressions de « guerre juste » et de « guerre sale » ont des origines différentes : la première désigne les conflits considérés par les acteurs qui l'utilisent comme en accord avec leurs principes et normes morales, l'expression est utilisée dès l'antiquité (notamment par Cicéron). La seconde, le pendant inverse, désigne les conflits considérés comme en violation des principes et normes morales. Elle est toutefois beaucoup plus récente (deuxième moitié du XXe siècle) et d'un usage plus familier.

La conception de la justice n'est pas fixe et universelle, elle varie énormément selon l'environnement social et culturel dans lequel elle est invoquée. Ces facteurs eux-mêmes varient selon la période historique et l'espace géographique dans lesquels ils sont produits. Ainsi, la justice peut être revendiquée pour justifier jusqu'aux plus grands déchaînements de violences.

Il faut aussi garder en mémoire que la justice n'est pas seulement invoquée pour justifier le déclenchement d'un conflit, mais aussi lors du déroulement dudit conflit. Se comporter en accord avec certaines règles communes pendant les combats renforce le sentiment d'être en phase avec la justice, et à l'inverse, les manquements de l'ennemi à ces règles sont un prétexte pour le diaboliser, et ainsi renforcer encore l'idée que « notre guerre est juste » alors que « la leur est sale ».

La notion de « guerre sale » renferme quelques subtilités : elle peut intervenir *a posteriori d'un conflit, lorsque les représentations collectives d'un conflit évoluent et s'inversent. De cette manière, une guerre à l'origine pensée et perçue comme « juste » peut être reconsidérée par la suite comme étant « sale ».*

Ci-dessous, seront présentés plusieurs exemples de « guerre juste » et de « guerre sale », à travers différentes périodes historiques.



La mosaïque d'Alexandre le Grand

5.82m x 3.13 m, Musée national de Naples, environ IIe siècle av. J.-C.

Durant l'Antiquité, la notion de guerre juste est une notion philosophique. Elle a pour but de justifier l'engagement d'un belligérant contre un ennemi, mais aussi de justifier l'intégralité des pertes engendrées par le conflit. Cette mosaïque est la représentation de la bataille décisive d'Issos durant l'invasion (-334-325) d'Alexandre de l'Empire perse.

Cependant, pour comprendre une possible "légitimité" de cette expédition macédonienne contre les Perses, il faut remonter au règne de Philippe II de Macédoine.

Isocrate (-436-338) est l'un des dix orateurs athéniens. Il lutta toute sa vie pour tenter d'unir les Grecs en justifiant un ennemi commun que sont les Perses. Cela tout particulièrement à travers un discours et un manifeste politique. D'abord, *Le Panégyrique*, en -380, puis *Le Philippe*, en -346. C'est finalement une forme de propagande que nous soumet Isocrate car il n'a très probablement jamais vu la Perse. Ses écrits sont dirigés vers un empire qui serait coupable d'une majorité des maux impactant les Grecs et particulièrement les Athéniens. Philippe II avait déjà l'ambition personnelle d'unifier les cités grecques pour, ensuite, se tourner vers l'Empire perse avant même l'écriture du discours *Le Philippe*.

C'est dans la continuité de son père, pour la libération des cités, après avoir soumis les rébellions du début de son règne, qu'Alexandre déclenche le début de l'invasion de l'Asie Mineure au printemps -334. Cette mosaïque est une représentation de la fuite de Darius III contre l'armée macédonienne dirigée par Alexandre le Grand lors de la bataille d'Issos. Cette bataille décisive se déroula au cours de la deuxième année de conquête, en novembre -333. Elle permit au roi macédonien de prendre le contrôle de l'Est méditerranéen. Elle aurait été copiée d'après une peinture du IVe siècle av. J.-C. Ceci est donc de la propagande avec la glorification d'un roi macédonien vaillant et combattant face à un Grand roi achéménide lâche qui fuit le champ de bataille.

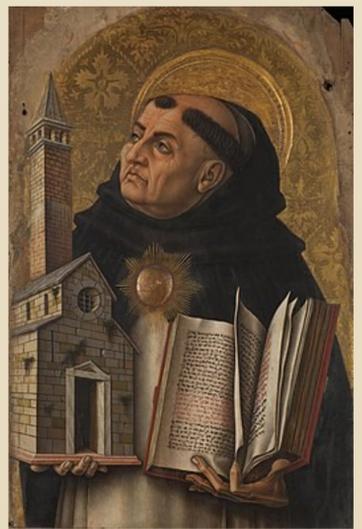
CARLO CRIVELLI

Saint Thomas d'Aquin, The National Gallery (1476)

Durant le Moyen Âge, plusieurs théologiens et philosophes se sont intéressés à la notion de guerre juste. Dans ce court texte, nous nous intéresserons à la pensée du religieux italien Thomas d'Aquin (1225/26-1274). Ce dernier, qui appartient à l'ordre des dominicains, est également philosophe et théologien. Il a, notamment, écrit la *Somme Théologique (Summa theologiae)*, son œuvre principale entre 1266 et 1273.

Dans la *Somme Théologique*, Saint Thomas d'Aquin propose trois principes pour qu'une guerre soit juste. Le premier est le suivant : « Toute guerre doit être menée par une autorité légitime ». Une autorité légitime, pour Thomas d'Aquin, est celle du Prince ou plutôt de l'État. Il est nécessaire qu'une multiplicité de personnes décident pour engager la guerre car la légitimité s'accompagne de la notion de bien public. Le deuxième principe de ce philosophe est : « Toute guerre doit être menée pour une juste cause ». Celui-ci se réfère à la raison de la déclaration de guerre. « Il est requis que l'on attaque l'ennemi en raison de quelque faute » dit Saint-Thomas. Selon l'auteur de la *Somme Théologique*, toute guerre juste suppose une faute première de l'ennemi. La guerre a pour utilité de réparer la faute commise par le camp adverse. Il est impératif qu'il y ait la notion de se défendre. Pour Saint Thomas d'Aquin, les guerres de conquêtes de territoires sont donc injustes puisqu'il ne s'agit pas de se défendre contre quelqu'un mais d'attaquer un territoire ou un peuple dans le but de le conquérir ou de s'enrichir. Le troisième principe est relatif à l'intention. « Toute guerre doit être menée avec une intention droite ». Cela veut dire qu'il n'y a pas d'autres intentions que celle de se défendre, sans sous-intentions de s'enrichir, de conquérir ou d'humilier son ennemi. Ces trois principes doivent être réunis pour légitimer une guerre.

Sur la peinture de Carlo Crivelli, Thomas d'Aquin est représenté avec, dans sa main droite, l'Église et, dans sa main gauche, un livre. Il est au centre de l'image, avec des habits sombres qui contrastent avec les dorures derrière lui. L'Église, avec son uniforme, représente son appartenance à l'ordre des dominicains et le livre fait référence à ses formations philosophique et théologique.



LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

« CUJUS REGIO, EJUS RELIGIO »
« tel prince, telle religion »

Maxime latine

L'édit de Nantes fut promulgué par Henri IV en 1598. Il octroyait une relative liberté religieuse aux protestants.

Louis XIV le révoque en 1685 par l'édit de Fontainebleau.

Ce dernier voulait imposer l'unité religieuse au sein du royaume. Pour ce faire, une vive répression est mise en place afin d'obtenir leur conversion. Les « dragonnades » ont œuvré dans ce sens avant même la révocation.

Mal informé par ses divers conseillers, le Roi pense qu'au vu du nombre massif des conversions, l'édit de Nantes n'a plus lieu d'être.

C'est une guerre juste selon les catholiques car cela permet de lutter contre la Religion prétendue réformée. Cela a pour but de montrer la supériorité de la religion catholique dans tout le Royaume.

Les nouvelles règles sont d'ailleurs rappelées dans la publication de l'édit comme nous pouvons le voir dans le document présenté :

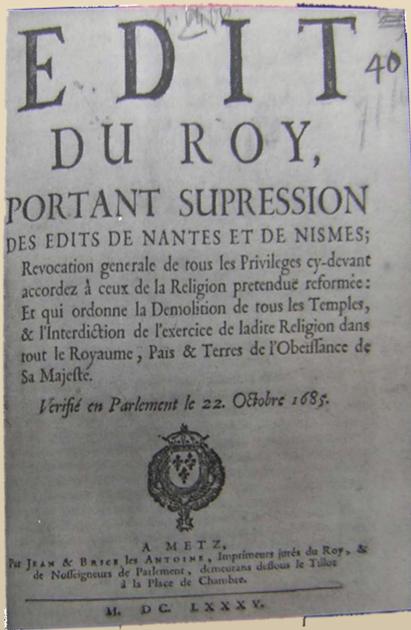
- Interdiction de quitter le territoire, destructions de nombreux temples protestants, proscription de la prédication des pasteurs. De plus, les protestants qui restent dans le royaume doivent obligatoirement faire baptiser leurs enfants.

La chasse au protestantisme a poussé de nombreuses personnes à fuir le royaume. On parle d'environ 200 000 personnes. Cela a entraîné un exode massif des richesses et savoir-faire avec la fuite d'ouvriers et d'industriels.

Au-delà des tortures, des emprisonnements ou des viols, la fuite était punie par les galères, pour les hommes, la prison à vie, pour les femmes, et, sinon, par la pendaison.

Pour le Roi et ses conseillers, les fidèles devaient avoir la même religion que le souverain. Cela justifiait la vive répression menée contre les protestants.

L'intolérance envers ces derniers a duré encore longtemps et les dragonnades ont également continué de sévir. Il a fallu attendre 1787 pour que l'édit de tolérance soit promulgué par Louis XVI et que la persécution envers les protestants cesse.



Les films de Clint Eastwood sur le conflit américano-japonais

Mémoire de nos pères (2006) et Lettres d'Iwo Jima (2006)

En 2006, Clint Eastwood réalisa un diptyque cinématographique : *Mémoire de nos pères* et *Lettres d'Iwo Jima*. Le premier adopte le point de vue américain tandis que le second suit celui japonais. Cela permet d'avoir une autre vision que celle souvent (très) patriotique des films américains. L'acteur et réalisateur américain s'appuya sur des documents d'archives tels que le journal du commandant en chef japonais et des témoignages de survivants afin de saisir les motivations des deux camps engagés dans cette bataille.

Cet événement se déroula entre le 19 février et le 26 mars 1945 sur l'île d'Iwo Jima, située à 1 000 kilomètres au sud des côtes japonaises. L'armée américaine envisageait, notamment, d'y installer un nouvel aéroport. Le Japon confia au général Tadamichi Kuribayashi la défense de ce territoire afin de ralentir, coûte que coûte, l'avancée américaine. Celui-ci transforma Iwo Jima en camp retranché. Plus de 22 000 soldats japonais se cachèrent dans des centaines de galeries souterraines.

Quatre jours après le début des affrontements, les Américains parvinrent à atteindre le mont Suribachi, point culminant de l'île. C'est à cette occasion qu'ils hissèrent le drapeau des États-Unis, moment héroïque mais surtout iconique, immortalisé par la photographie de Joe Rosenthal et par la caméra de Bill Genaust.

Après 36 jours de combats sanglants, les soldats américains remportèrent cette bataille. Le bilan est de 20 703 tués et 1 152 disparus côté japonais contre 6 821 tués, 492 disparus et 19 189 blessés côté américains. Cette guerre pour un minuscule rocher, perdu en plein océan Pacifique, symbolise la dureté d'un conflit entre les États-Unis revanchards de Pearl Harbor et des Japonais, engagés dans un désir d'impérialisme.



Photographie de Rosenthal, le 23 février 1945, sur le mont Suribachi.